LE

PARADIS TROUVÉ

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon,
le 1er septembre 1862

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE
PARADIS TROUVÉ

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

MM. ÉDOUARD FOURNIER & POL MERCIER



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 13 et 17, Galerie d'Orléans
ET A LA LIBRAIRIE CENTRALE, 24, BOULEVARD DES ITALIENS

1862

Personnages.	Acteurs.
JOHN MILTON.......................	MM. LUDOVIC.
LORD REYNOLDS....................	RIGA.
WALTER............................	MARCK.
MARIE.............................	Mlle DAMBRICOURT.

La scène se passe en 1632, aux environs de Londres, sur la route de Cambridge.

NOTES

SUR LA

JEUNESSE DE MILTON

Chez Milton, le vieillard a fait grand tort au jeune homme. On ne se souvient que de l'illustre et vaillant aveugle, qui peuplait avec les séraphins de ses rêves et les démons de sa politique l'ombre où il était tombé foudroyé par le travail[1]; et l'on oublie le brillant écolier du *Collége du Christ* à Cambridge, beau, comme le plus beau de ses anges, avant sa chute.

Esprit de lutte et de révolte, et par là quelque peu semblable au Satan du *Paradis perdu*, il avait commencé à l'égaler en séraphique beauté.

On a dit[2] que le portrait qu'il fait du premier homme, dans son quatrième chant, est le sien; je le crois. Il avait, en

[1] Chateaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise*, 1836, in-8, t. II, p. 6. — Taine, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1857, p. 822.

[2] Chateaubriand, id., p. 102.

effet, comme Adam « le front large et beau, et l'œil sublime, annonçant la suprême puissance. » Jusqu'au dernier jour, même lorsqu'il fut sans regard, son œil avait conservé un éclat extraordinaire. Il ne pouvait plus voir le ciel, mais il en reflétait encore l'azur.

Les cheveux de Milton n'étaient pas d'un blond aussi pur que cette chevelure dont il fait ondoyer les flots d'or, les boucles « couleur d'hyacinthe, *hyacinthe locks,* » sur les épaules de son Adam ; mais, sous leur nuance « du plus charmant brun clair [1], ils étaient aussi longs et aussi soyeux. Partagés sur le devant, ils retombaient de chaque côté en grappes abondantes, comme ceux du premier homme ou comme ceux de son Comus [2], dont il avait fait en peu de mots une si poétique description, imitée de l'*Anthologie* [3] et d'Apollonius [4].

Ainsi encadré, son visage ne le cédait pas en beauté à celui d'une femme. Aussi Milton, jusqu'à vingt ans, n'était-il connu que sous le nom « de la dame du Collége du Christ, *the lady of Christ's College* [5]. »

Ce n'est pas que d'ailleurs il eût rien d'efféminé. Son éducation, comme il convenait à un esprit de sa trempe, avait été vaillante et forte. Il avait pris dans les études les plus diverses toutes les vigueurs et toutes les connaissances qu'il devait avoir à dépenser plus tard dans ses luttes et dans ses écrits.

[1] *Mary Powell, femme de Milton*, trad. de l'anglais, 1859, in-18, p. 11.

[2] Voir la traduction de ce poëme de Milton dans la *Bibliothèque étrangère* d'Aignan, 1823, in-8, t. II, p. 127.

[3] Liv. II, épigr. IV.

[4] Apollonius de Rhodes, liv. II, vers 678.

[5] Chateaubriand, p. 6.

Il fallit d'abord entrer dans le clergé, mais son instinct d'invincible indépendance l'en éloigna. « Celui qui s'engage dans les *ordres*, a-t-il dit quelque part, souscrit à son esclavage et prête un serment : il lui faut alors ou devenir parjure ou briser sa conscience. » Rien ne lui manquait pour être docteur des mieux en crédit dans l'Église anglicane : il avait le savoir, l'esprit, le raisonnement. Il aima mieux tourner contre les évêques ventrus de l'anglicanisme, « contre les parvenus de la scolastique, [1] » ce qu'il avait appris dans leurs écoles, et ce qu'il aurait pu si bien mettre à leur service.

Les abus et les scandales du clergé anglican répugnaient à sa conscience, et, d'un autre côté, la froide rigueur de ce culte sans prestige s'associait mal avec ses idées d'art et de poésie.

Anglican par l'esprit, et plus encore par la raison indépendante, il était catholique par l'âme et par l'imagination.

Un reste du vieux sang papiste, qu'il tenait de son aïeul, l'enthousiaste catholique d'Oxon, coulait toujours en lui, et ses voyages en France et en Italie, où il vit tant de belles églises, entendit de si beaux offices, ne firent qu'entrenir cette première sève. Après avoir admiré Paris, Florence et Rome, et s'être, en vrai poëte, émerveillé des cérémonies et des chants de leurs églises, pouvait-il se faire le ministre de ce culte anglican, vrai soleil anglais, voilé de brumes et sans rayons ?

En réalité, il ne fut d'aucune religion bien certaine; celles qui pouvaient se le disputer ne le possédèrent ni l'une ni l'autre. Assez faible par la foi, mais, comme il l'a si bien dit, « toujours armé de lui-même [2]; » il marcha

[1] Taine, p. 828.

[2] *Sonnets italiens*, VI, 4.

fort entre les deux. Éclectique, clairvoyant et pur, il prit aux sectes puritaines leur adoration pour la Bible, qui lui fournit l'idée de son chef-d'œuvre ; leur zèle pour la vertu, « dont, comme l'a dit M. Taine [1], il parle toujours en homme qui l'exerce ; » leur amour de la chasteté stoïque, plus admirable encore, suivant lui, chez l'homme que chez la femme [2] ; puis, non content de purifier ces vertus un peu sèches par je ne sais quelle mysticité platonique, dont l'inspiration lui était venue des poëtes et des platoniciens d'Italie, et qu'on retrouve, par reflet, dans plusieurs passages du *Comus* [3], et dans un long dialogue du huitième chant du *Paradis perdu*, il fit rayonner sur le tout cet exquis sentiment d'idéal et de poésie, ces pures aspirations de croyance embellies par l'art, qui n'appartiennent qu'au catholicisme.

L'originalité si complexe et si multiple de son génie ne s'explique vraiment que lorsqu'on l'examine dans les sources si diverses, où, jeune, il puisa ses inspirations et trempa ses forces.

C'est ainsi que l'on comprend qu'il ait pu être tout ce qu'il fut : poëte qui croit, et savant qui doute ; esprit accessible à toutes les grâces comme à toutes les vigueurs de la poésie, et rude joûteur de philosophie, armé de tous les ennuis de l'école ; artiste inspiré, épris de tous les arts ; collectionneur de livres, de tableaux en Italie et en France [4] ; cherchant ses plus douces joies dans la musique, et jusqu'aux derniers jours fidèle aux leçons de son père, l'excellent musicien, se jouant sur l'orgue des airs qui n'é-

[1] Page 823.
[2] Id. 822, et V. aussi le *Comus*, p. 121,141.
[3] Id. pag. 156, 175.
[4] Jam. Johnson, *Vie de Milton*, Paris, 1803, in-12, t. I, p. 22.

taient pas tous du rite anglican [1]; puis en même temps, dialecticien sans merci, prêt à lutter avec tous les savants de l'Europe, et au besoin, à les gourmander comme il faut, chacun dans sa langue; philosophe et lexicographe infatigable, capable de faire à-lui seul un *dictionnaire latin* de la taille de celui des Estienne; mais par dessus tout cela, politique vaillant, pamphlétaire intraitable, ne connaissant pour l'esprit que la liberté, et le premier aussi trouvant la plume acérée qu'il faut pour la défendre.

« Il vaut presque autant, a-t-il dit dans son *Aréopagétique*, prototype excellent de tout ce qu'on a écrit de meilleur en faveur de la *liberté de la presse* [2], il vaut presque autant tuer un homme qu'un bon livre. Celui qui tue un homme tue une créature raisonnable, image de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans l'œil où il habite. Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle des nations entières souffrent éternellement..... La liberté est la nourrice des grands esprits : c'est elle qui éclaire nos pensées, comme la lumière du ciel. »

Quel magnifique langage! M. Taine a eu raison de dire que souvent chez Milton, quand il combat pour ses dieux, la politique s'éclaire des rayons du poëte, les perspectives du ciel se joignent aux visions des ténèbres : « Le pamphlet devient hymne [3]. »

L'indépendance fut sa passion suprême. Il la voulait même dans le savoir, et la multiplicité de ses connais-

[1] On trouve dans le *Penseroso* de Milton, de fort beaux vers sur la musique des cathédrales catholiques. Voir première étude de lord Macaulay sur Milton, dans ses *Œuvres diverses*, traduction d'après Pichot, t. I, p. 58.

[2] *A speach for the liberty of unlicens'd printing.*

[3] Taine, p. 834.

sances l'y servit. Possédé par toutes, il ne fut l'esclave d'aucune; l'une l'affranchissait du joug de l'autre; poëte, il avait ses heures pour échapper au savant, et savant, ses loisirs pour se distraire du philosophe ou de l'homme politique.

Il aurait pu être soldat, car le goût des armes se joignait chez lui à tous les autres plus pacifiques.

Dans sa jeunesse, comme il l'a dit lui-même en son pamphlet *Defensio autoris*, pour donner à entendre qu'après avoir bien guerroyé de la plume, il saurait se battre autrement, il n'allait jamais qu'armé de l'épée, « et n'avait jamais craint les plus hardis. » Il n'y avait de là qu'un pas à faire pour entrer dans l'armée. Tenté un instant, il ne put s'y décider, et fit bien. Il aurait trouvé là encore une discipline à laquelle il n'eût pu s'astreindre, et surtout une vie de mouvement et de bruit, qui lui répugnait. Comme tout esprit vraiment indépendant, il avait la passion de l'isolement et du silence : « Je me suis, écrivait-il un jour à un ami, je me suis abandonné à rêver mes années dans les douceurs d'une solitude lettrée, comme Endymion perdait ses jours, avec la lune, sur le mont Latmus. » — « La sagesse, dit-il encore dans le *Comus* [1], ne se plaît-elle pas à se retirer dans la profondeur des solitudes, où, avec la contemplation sa nourrice, elle rajuste ses plumes dérangées par le tumulte du monde, et laisse repousser ses ailes, qu'il a quelquefois endommagées ? »

Parfois, afin d'y trouver plus de charme au retour, il s'échappait de sa retraite champêtre, et s'en allait à Londres, chanter avec des amis « le vin qui pétille et danse dans le cristal ; » [2] mais ce n'étaient que de courtes absences. Il re-

[1] Page 140.
[2] Id. pages 152, 175.

venait bien vite se rendre tout à lui-même, et se replonger dans les contemplations du monde intérieur, dont la clairvoyance ne s'éteignit jamais en lui, et qui le consolèrent de la perte de ses yeux, brûlés par le travail des longues nuits. Être aveugle, ce n'était pour lui qu'être plus solitaire, et plus isolé du monde. Sa misanthropie satisfaite ne regrettait donc rien :

« Voilà, Cyriac, dit-il en son *vingt-deuxième sonnet*, voilà trois ans aujourd'hui que mes yeux,quoique purs au dehors de toute souillure et de toute tache, privés de leur lumière, ont cessé de voir. Soleil, lune, étoile, l'homme, la femme, durant toute l'année, rien n'apparaît plus à leurs globes inutiles. Pourtant je ne murmure point contre la main ou la volonté du ciel, ni je ne rabats rien de mon courage ou de mon espérance. Debout et ferme, je vogue droit en avant. Qui me soutient, demandes-tu? La conscience, ami, de les avoir perdus, épuisés pour la défense de la liberté, ma noble tâche, dont l'Europe parle d'un bout à l'autre. Cette seule pensée me conduirait à travers la vaine mascarade du monde, content quoique aveugle, quand je n'aurais pas de meilleur guide. »

Les goûts qu'il avait d'instinct, et que sa jeunesse avait le plus amoureusement caressés, étaient comme des pressentiments du malheur qui devait couvrir sa vieillesse de ténèbres. Il n'aimait que ce qui fait la joie des aveugles, et d'avance ainsi, il s'était préparé ses consolations.

La musique, nous l'avons dit, le charmait surtout, et sacrée ou profane, elle était toujours la bienvenue sous ses doigts, sur l'orgue paternel. Dans les forêts, dont il faisait ses promenoirs préférés, il allait surtout écouter le chant des oiseaux. Sa pensée ne s'éveillait jamais mieux qu'à ce doux bruit, et n'avait pas de plus doux accompagnement. Soit qu'il fût gai, soit qu'il fût triste, il trouvait toujours quelqu'oiseau chanteur pour lui répondre et conformer son

chant à sa pensée. « L'homme gai, dit-il dans l'*allegro*, entend l'alouette le matin » puis dans le poëme mélancolique du *Penseroso*, qu'il donne pour suite et contraste à celui-là, il dit : « L'homme pensif entend le rossignol le soir. »

Les fleurs, qui n'ont pas de charme que pour les yeux, et qui, lorsqu'il fut aveugle, pouvaient ainsi le charmer encore, avaient toujours été son plaisir. En son poëme du *Paradis*, auquel il pensa dès son enfance, après avoir un jour vu jouer par les marionnettes de Londres je ne sais quel petit drame d'Adam et d'Ève, il dit : « C'est l'homme qui donna aux animaux leur nom, mais c'est la femme qui trouva celui des fleurs. » Détail exquis, hommage délicat, bien digne du poëte qui déjà, dans son *Lycidas*, autre œuvre charmante de son printemps, avait écrit cette odorante et radieuse description :

« Vous, creuses vallées, où de doux chuchotements habitent dans les ombrages, dans les vents folâtres, dans les sources jaillissantes, dont Sirius brûlant épargne le frais giron, jetez ici tous les émaux de vos yeux rayonnants, qui sur les gazons verts boivent les rosées parfumées, et empourprez tout le sol de fleurs printannières! Apportez la primevère hâtive qui meurt vierge, l'astragale touffue et le pâle jasmin, l'œillet blanc, la pensée bigarrée de jais, l'ardente violette, la rose musquée, le chèvrefeuille paré, avec le coucou allangui qui penche sa tête pensive, et toutes les fleurs qui portent une broderie mélancolique. Dites à l'amaranthe d'ouvrir toute sa beauté, aux narcisses de remplir leurs coupes de fleurs. »

Cet amour de Milton pour les fleurs et pour toutes les choses de la vie champêtre, joint à son penchant pour la solitude et à son besoin des rêves tranquilles et inspirés, l'entraînait souvent à faire de longues promenades dans les environs de Londres ou de Cambridge. Il s'y lassait à la poursuite de ses pensées, et maintes fois, brisé par cette



course de rêveur où l'âme, qui n'a plus conscience du corps, le fatigue si facilement, il s'endormait sous quelque ombrage, sans s'apercevoir qu'il ne marchait plus : le songe continuait le rêve.

C'est ainsi que lui arriva l'aventure qui nous donna la première idée de la petite comédie qui va suivre.

On a souvent raconté cet épisode bien connu de la jeunesse du poëte, mais nulle part on n'en a fait un récit plus simple et plus naturellement vrai que dans le petit livre anglais publié il y a quelques années, comme étant le *journal* de Mary Powell, femme de Milton. Un ami du poëte, en sa première jeunesse, Roger Agnew, s'y trouve mis en scène, et voici ce qu'il dit :

« John Milton, jeune garçon, était remarquablement beau. Il rougissait et pâlissait surtout si souvent comme une jeune fille, que nous autres élèves du collége du Christ nous ne l'appelions plus que la *belle vierge*.

» Par un après-midi d'été, lui, le jeune King, qu'il a chanté dans le *Lycidas*, et moi, étions sortis dans la campagne, — elle n'est pas belle, par parenthèse, dans les environs de Cambridge — lorsque nous fûmes rejoints par une de nos connaissances que Milton n'aimait pas. Il nous devança donc en nous donnant rendez-vous sur la hauteur. Au sommet d'un petit coteau s'élevait un arbre touffu sous lequel notre impatient jeune homme ne tarda pas à s'étendre ; fatigué d'ailleurs par la chaleur excessive et sa course en plein soleil, il s'endormit presque aussitôt d'un sommeil profond.

» Cependant King et moi avions quitté notre ami et montions rapidement la colline, lorsque nous fûmes dépassés par un élégant carrosse, dont l'extérieur avait quelque chose qui nous frappa. Il contenait deux dames, dont l'une, la plus jeune, avait la plus ravissante figure que j'aie jamais vue de ma vie.

» King et moi ne pûmes retenir une exclamation comme l'équipage passait près de nous. Pour éviter la poussière qu'il soulevait derrière lui, nous franchîmes la haie qui n'était pas assez épaisse pour nous empêcher de le suivre des yeux. Il s'arrêta tout à coup, et nous vîmes les dames en descendre et monter à pied la colline. Arrivées à l'arbre, elles s'arrêtèrent étonnées à la vue de notre dormeur ; nous devinâmes à leurs gestes expressifs leur profonde admiration pour ses traits et son attitude, qui rappelaient vraiment un Arcadien. La plus jeune des deux prenant soudain un crayon, écrivit à la hâte quelques mots qu'elle montra en riant à sa compagne et qu'elle glissa ensuite furtivement dans la main de Milton. Remontant aussitôt en voiture, elles disparurent bien vite dans le lointain.

» King et moi, mourant de curiosité, nous nous hâtâmes de réveiller Milton, et nous emparâmes avant lui de ce mystérieux secret. Voici ces quatre vers [1] :

Occhi, stelle mortali
Ministri de' miei mali
Se chiusi, m'uccidete.
Aperti, che farete [2] ?

» Milton rougit, nous les arracha, les cacha dans son portefeuille, et puis nous demanda comment était la dame...

» Quelque temps après, lorsqu'il commença à parler de son voyage en Italie, nous le soupçonnâmes tous d'aller à la recherche de sa belle *incognita*. »

[1] Ils sont de Guarini.

[2] « Beaux yeux, astres mortels, auteurs de tous mes maux, si, fermés par le sommeil, vous avez blessé mon cœur, ouverts quelle serait votre puissance? »

Quelle était cette femme, à l'admiration trop indiscrète, si vite expiée par la discrétion de sa fuite? M. Amédée Pichot, dans son joli livre des *Poëtes amoureux*, a cru pouvoir dire que c'était une Italienne, sans doute à cause du quatrain de Guarini, qu'une lady de ce temps-là, tout à la mode des poëtes d'Italie, pouvait d'ailleurs aussi bien connaître que n'importe quelle femme de Rome ou de Florence. Il a supposé que la belle inconnue était la cantatrice Léonora Baroni, dont Milton fut en effet l'admirateur. D'autres : W. Bowles, Bulwer, etc., ont développé d'autres fictions sur le même thème.

La vérité est que Milton lui-même ne sut jamais bien le mot du mystère, qui tint certainement une grande place dans les rêveries de sa jeunesse, mais dont pourtant il ne parla qu'une fois :

« Un jour de mai, dit-il dans la septième de ses *Elégies latines*, dans une promenade aux environs de Londres, je rencontrai une femme d'une beauté extraordinaire. J'en devins éperdument amoureux; mais soudain je la perdis de vue : je n'ai jamais su qui elle était, et ne l'ai jamais retrouvée. Je fis le serment de ne jamais aimer. »

Nous donnant les mêmes droits que ceux qui nous avaient dévancé dans ce petit roman, nous avons, nous aussi, fait notre supposition. Suivant nous, la recherche de Milton n'aurait pas été aussi vaine qu'il le dit. Il aurait découvert enfin celle qui l'avait affolé, et elle serait devenue sa femme.

Nous avons pour nous quelques mots de lord Macaulay, dans une lettre à M. Amédée Pichot [1] et qui plus est la morale et l'usage, qui veulent que toute comédie finisse par un mariage.

Si l'on nous reproche d'avoir amené la future épouse du

[1] *Œuvres diverses*, première série, p. 74.

poëte à se faire servante par amour, nous répondrons que les idées, assez peu galantes, du poëte sur les femmes ne répugnent pas à cette invention. Il ne lui aurait pas déplu que sa compagne fût d'abord un peu sa servante, car s'il disait : l'homme est fait pour la révolte, il ajoutait : la femme est faite pour l'obéissance.

Si l'on nous oppose ensuite le peu d'intelligence qui régna dans le ménage de Milton, nous répondrons que cela ne nous semble pas contraire aux préludes passionnés et aux prémices romanesques prêtés par nous à son mariage, qui fut d'ailleurs en réalité tout d'inclination, et accompagné de circonstances presque aussi singulières que celles dont nous le faisons précéder.

Mary Powell, première femme du poëte républicain, était comme nous le disons, attachée à des personnes du parti de la cour. L'amour l'avait uni à lui. La politique l'en sépara.

Ils s'étaient aimés, ils se marièrent : ce fut le *Paradis trouvé*. Après quelques beaux jours, tout remplis du bonheur qu'ils avaient rêvé, ils se quittèrent : ce fut le *Paradis perdu*.

ÉDOUARD FOURNIER.

LE

PARADIS TROUVÉ

Le théâtre représente l'intérieur d'un cottage. — Porte au fond, donnant sur un jardin. — Portes latérales recouvertes par une draperie. — A gauche une table sur laquelle est une grande Bible.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, puis REYNOLDS.

MARIE, au fond, l'air pensif, semblant suivre quelqu'un dans le jardin.

Il sort, et toujours seul; il s'en va toujours sombre!
Et l'ennui jusqu'au soir marchera dans son ombre.
L'ennui! d'où lui vient-il? Il n'en a pas parlé,
On dirait qu'il a peur d'en être consolé
(Allant à la table.)
Il est plus triste encor depuis une semaine
Sa Bible est là fermée, il la regarde à peine.
(Elle la prend.)
Pauvre sir John! pour lui tout remède est donc vain,

2

Puisqu'il ne croit plus même en ce livre divin;
Puisque, pour apaiser son âme et ses orages,
Il ne va plus chercher ce qu'à travers ces pages
L'Esprit consolateur, l'Esprit saint lui soufflait.

(Elle feuillette la Bible, un papier en tombe.)

Mais quel est cet écrit? Ciel!... son dernier pamphlet!
Dont la cour s'est émue... et qui me désespère.
Dans le livre de paix, cette œuvre de colère!
Ainsi dans son cœur pur le malheur mit du fiel
Le trait envenimé dans la coupe du miel.
Il lisait la Genèse... il rêvait au poëme
Qu'il interrompt toujours... Moi, l'histoire que j'aime
C'est, je ne sais pourquoi, celle de Noémi
Et de Ruth, s'en allant vers Booz endormi...

(Elle se met à lire.)

REYNOLDS, se montrant en dehors.

Personne dans l'enclos... A la fin je me lasse...
Entrons!

MARIE, avec surprise.

Un inconnu!
(Se levant.)
Que demande Sa Grâce?

REYNOLDS, du fond.

Sir John Milton?...

MARIE.

Mon maître!... on ne peut pas le voir.

REYNOLDS, qui est entré.

Bah! suis-je un créancier?.. fais-moi donc recevoir...
Voilà ce que Ma Grâce exige de la tienne...

MARIE.

Mais...

RÉYNOLDS, lui montrant une bourse.

Il faut à tout prix qu'ici je l'entretienne !

MARIE, avec une révérence respectueuse.

Impossible !...

REYNOLDS, étonné.

Ah !

MARIE.

Milord a donc pu pénétrer
Dans le jardin...

REYNOLDS.

Tu vois...

MARIÉ.

Comment ! sans rencontrer
Même Toby, mon oncle...

REYNOLDS.

Une porte est ouverte,
J'entre, sans me douter que je donne l'alerte.

MARIE.

C'est que jamais, ici, l'on ne voit d'étranger.

REYNOLDS.

Je suis un accident ?...

MARIE.

Oui, pour nous un danger
Si le maître aperçoit seulement votre trace...

REYNOLDS, à part.

Je tiens la sienne, moi !...

MARIE.

Je crains qu'il ne nous chasse !...

REYNOLDS.

Laisse-toi renvoyer... tu n'iras pas bien loin ;

Chez moi, d'une servante on a, je crois, besoin.
(En remontant.)
Ah çà! votre désert admet des priviléges.
(Walter paraît.)
Vois donc!.. je ne suis pas de ceux que tu protéges...

MARIE.

Lui! c'est son seul ami!

REYNOLDS, reconnaissant Walter.

Mais c'est un peu le mien!...

SCÈNE II

LES MÊMES, WALTER.

WALTER, à Reynolds.

Vous à Londres!...

REYNOLDS.

Bonjour, mon cher musicien!

WALTER.

D'où nous revient milord?

REYNOLDS.

Eh! de Paris, de France!

WALTER.

Ah!

REYNOLDS.

L'air de ce manteau le dit assez, je pense.
(Marie se retire lentement vers le second plan.)

Et vous, qu'avez-vous fait ?... Voyons, maître chanteur,
Qui de votre théorbe accompagniez ma sœur...

WALTER.

Ma meilleure écolière !...

REYNOLDS.

Oui, mais la plus espiègle!

WALTER.

Fauvette ..

REYNOLDS.

Et colibri !...

WALTER.

Couvée au nid d'un aigle !

REYNOLDS.

Revenez donc nous voir, oublieux !

WALTER.

C'est promis !...

REYNOLDS.

Dites-moi !... John Milton est un de vos amis?

WALTER.

Oui, le plus cher !... Son père autrefois fut mon maître.
Vous le connaissez donc?...

REYNOLDS.

Je voudrais le connaître.
Mais il paraît qu'il faut se faire présenter,
Et sur vous, n'est-ce pas, Walter, je puis compter?...

WALTER.

Que demandez-vous là ?

REYNOLDS.

Corbleu !... quelle épouvante !
Vous vous effarouchez autant que sa servante.

WALTER.

Y tenez-vous beaucoup ?

REYNOLDS.

Certe !...

WALTER.

On se dévoûra !

(A Marie qui vient de redescendre la scène et se trouve près de lui.)

Voyons, qu'en penses-tu ?

MARIE.

Dame ! il se fâchera !

C'est lui désobéir !

WALTER.

Pour une fois, qu'importe ?

Que risquons-nous ?

REYNOLDS, souriant.

Je suis aux trois quarts à la porte !...

WALTER, à Marie.

Dis-lui que je l'attends... que je viens d'arriver...

MARIE.

Il doit être là-bas, dans le bois, à rêver.

WALTER.

Ne parle que de moi !

MARIE, en remontant.

Nous le trompons.

WALTER, remontant avec elle.

Vétille !

(En la congédiant.)

Je me charge de tout, va !

SCÈNE III

REYNOLDS, WALTER.

REYNOLDS, à Walter, regardant Marie s'éloigner.

La charmante fille !

WALTER.

Et bonne ! et dévouée !.. Avez-vous jamais lu
L'*Allegro* de Milton?

REYNOLDS.

C'est par là qu'il m'a plu !...

WALTER.

Vous savez ce lutin, cet ange du poëme,
Qui prend pour tout salaire une jatte de crème,
Lorsque muet, docile, il acheva sans bruit,
La tâche de dix jours dans une seule nuit ;
Ce gardien du foyer qui, couché sur la cendre,
Moins pour se reposer encor que pour défendre,
Se perd dans un rayon de l'aube qui paraît,
Et ne laisse après lui que son travail discret...
C'est Marie !

REYNOLDS.

Oh ! l'éloge est bien dithyrambique,
Il ne vous reste plus qu'à le mettre en musique.

WALTER.

Bon !.. riez, moquez-vous !

REYNOLDS.

D'un tel attachement ?

Non pas !

WALTER.

En pouvait-il être différemment !...
L'autre printemps, Milton revenait de voyage ;
Ce pavillon lui plut sous son rideau d'ombrage.
Son père ici nota ses hymnes... fils pieux,
Il trouvait qu'à ses vers l'écho répondait mieux !
Un soir que nous errions dans les plaines voisines,
Un vieillard s'offre à nous, près d'un chaume en ruines,
Morne, au bruit de nos pas, il sort comme en sursaut
De ses pensers, salue et retombe aussitôt !
Milton va droit à lui « Que fais-tu là, brave homme ?
» Comment t'appelles-tu ? — C'est Toby qu'on me nomme. »
Il se tait. On le presse... Il nous apprend alors
Qu'il perd son seul asile ; on le jette dehors !
C'est lui faire expier durement sa vieillesse !
Que va-t-il devenir avec sa jeune nièce,
Pauvre glaneuse aux champs ? Qui leur tendra la main ?
Milton les installait chez lui le lendemain.
Et, depuis lors, quels soins et quelle obéissance !
Le travail est leur joie et leur reconnaissance.

REYNOLDS.

Il a fait cela !

WALTER.

Mais quand j'étais inconnu,
Même de vous, milord. Qui donc m'a soutenu,
Donné du cœur ? L'hiver, quand j'étais sans ressource,
Qui souvent oubliait la moitié de sa bourse
Sous mon œuvre... sans prix ?... Lui ! Tenez, j'ai, dit-on,
Quelque talent...

REYNOLDS.

Beaucoup !

WALTER.

Je le dois à Milton.
C'est son dernier cadeau !

REYNOLDS.

Faites donc le modeste !
Lui devez-vous aussi vos succès ?... et le reste !

WALTER.

Quoi ?

REYNOLDS.

L'adoration de nos ladys pour vous !

WALTER.

Pour moi ?

REYNOLDS.

J'en ai surpris vous faisant les yeux doux ;
Et vous, à l'unisson, vous soupiriez près d'elles !

WALTER.

Non ! les cœurs bien épris ne sont pas infidèles...

REYNOLDS.

Bah ! regardez-moi donc ! seriez-vous amoureux ?

WALTER.

J'en ai peur !

REYNOLDS.

Pauvre ami !... Vous êtes bien heureux !...

WALTER.

Heureux !... Qu'en savez-vous ? Je l'ignore moi-même.
Je n'ai rien dit encore à la femme que j'aime.

REYNOLDS.

Poltron !

WALTER.

Ah ! si, pourtant ! Je lui dis blanc pour noir ;

Bonne nuit, le matin ; en plein midi, bonsoir !
Voilà tout !

REYNOLDS, riant.

Vous aurez un jour, plus d'éloquence !

WALTER.

Peut-être !... S'il me vient un peu d'indifférence...
Pour bien parler d'amour, il faut qu'on n'aime pas !

REYNOLDS.

Eh ! souvent !

WALTER

Vos aveux feraient plus de fracas !
Vos passions à vous, milord, payent d'audace.
Vous n'avez qu'à paraître, on vous cède la place !
Ne dites-vous qu'un mot, un seul, l'amour est prêt...
Le cœur est dans la main, le mariage est fait !

REYNOLDS.

Eh bien ! ce roman-là ne vaut pas mon histoire !
J'épouserai peut-être ainsi, mais sans y croire...

WALTER.

L'infante d'Aragon?

REYNOLDS.

La fille d'un pasteur,
Que ma sœur eut jadis pour pieux directeur.

WALTER.

Belle ?...

REYNOLDS.

Je le saurai lorsque je l'aurai vue !

WALTER.

Quoi ?

REYNOLDS.

C'est là le piquant, elle m'est inconnue...
Dix-huit ans, de l'esprit, de la grâce, enfin tout,
Dit-on!... J'ai pour garant ma sœur et son bon goût !

WALTER.

Quand les noces?

REYNOLDS.

Le sais-je ? Elle est en Italie.

WALTER.

Bah !

REYNOLDS.

Je vous disais bien que c'est une folie!
N'importe !... Parions que je l'épouserai?
De cette façon-là, du moins je la verrai!
Édith a décidé que nous devions nous plaire,
Si la belle dit oui, je me laisserai faire !

WALTER.

Vous aurez le bonheur sans l'avoir trop cherché.

REYNOLDS.

Et peut-être l'amour par dessus le marché
Çà! que vous semble-t-il, mon cher, de ma méthode?
C'est la meilleure !

WALTER.

C'est du moins la plus commode !

SCÈNE IV

WALTER, REYNOLDS, MARIE.

WALTER, apercevant Marie qui revient empressée.

Marie ?

MARIE.

Il m'a suffi de nommer sir Walter
« Je rentre, m'a-t-il dit, c'est bien ! »

REYNOLDS.

Ah çà ! mon cher,
Vous avez, je le vois, sur lui toute puissance

WALTER.

Non !.. je n'ai qu'à moitié, milord, sa confiance ;
Il me cache un ennui. .

REYNOLDS.

Vrai !

WALTER.

Je le vois changer
S'assombrir chaque jour...

MARIE, à part.

Oui !...

WALTER.

Sans l'interroger,
J'attends !...

REYNOLDS.

C'est d'un Romain ! Pourtant à votre place
Moi, jusqu'à deviner je pousserais l'audace !

WALTER.

Ne croyez pas qu'il fut toujours de cette humeur !...
De son jeune talent le rire eut la primeur.
Sous le charme inspiré de l'idéal qu il aime,
Son *Lycidas* naquit, plutôt fleur que poëme ;
Puis un jour sa gaîté partit comme un oiseau,
Et l'*Allegro* calmé fut le *Penseroso*.
Aux tavernes, le soir, où nous allions par bandes,
Son verre et son esprit dansaient les sarabandes !
On aurait dit Shakspeare entouré de sa cour !
Par exemple, il était, sceptique en fait d'amour.

REYNOLDS.

Tiens!...

WALTER.

Depuis son retour seulement, il s'isole...

MARIE.

Il est des jours entiers sans dire une parole.

WALTER.

Ce doit être un chagrin profond qu'il couve là!

MARIE.

Tout à l'heure, en ses yeux, j'ai cru voir des pleurs!...

REYNOLDS, d'un air contrarié, à lui-même.

Ah!

WALTER.

Je n'en suis pas surpris, moi!

REYNOLDS, à part.

Des pleurs!

(Haut à Walter.)

Ma visite

Serait prématurée, à présent je vous quitte.
Ce que je viens lui dire est assez sérieux...

WALTER.

Si je le préparais...

REYNOLDS.

Oui, cela vaudrait mieux!
Un de mes bons amis tout près d'ici demeure,
Je vais le voir, et suis de retour dans une heure...

WALTER.

Soit!...

(En le saluant.)

Lord Reynolds!...

MARIE, à part, d'un air significatif.

Ce nom!

REYNOLDS, remontant la scène, à Walter.

A bientôt.

MARIE, qui occupe le premier plan, appercevant Milton au dehors.

Le voici!

REYNOLDS, avec un mouvement de colère.

Lui!

(Se dominant aussitôt.)

Non... ne brusquons rien!

(A Walter, disparaissant par une petite porte donnant sur le jardin).

Je passe par ici!...

MARIE, le regardant s'éloigner avec curiosité, à part.

C'est lord Reynolds!

SCÈNE V

WALTER, MILTON, MARIE.

MILTON, arrivant vivement du fond et serrant la main à Walter qui va à sa rencontre.

Ah! toi!

WALTER.

Pour la journée entière.

MILTON, redescendant la scène avec lui.

Tu fais donc aujourd'hui l'école buissonnière?

WALTER.

Le beau temps!... Quand l'Anglais peut en voir un pareil,
Comme un Oriental il fête le soleil!

MILTON, à Marie qu'il aperçoit.

Mais qu'attendez-vous là?... Laissez-nous, je vous prie.

WALTER.

Pourquoi la renvoyer, cette pauvre Marie?

MILTON, lui faisant signe de sortir.

Allez!

(Marie passe devant Walter, s'éloigne lentement avec soumission et disparaît par le fond.)

SCÈNE VI

MILTON, assis à gauche près de la table, WALTER.

WALTER, qui l'a suivie des yeux.

Qu'elle est jolie!... et que de douceur!

MILTON, avec surprise.

Quoi?

Tu fais attention aux servantes?

WALTER.

Ma foi!

Le beau devient très-rare... et dame...

MILTON.

Quelle idée!

Je ne l'ai pas encor seulement regardée...

WALTER.

Ah!

MILTON.

Mais parlons de toi... qui me négliges tant!

Des siècles sans te voir!

WALTER, avec un sourire.

Trois jours !...

MILTON.

Tu sais pourtant
Que si tu n'es plus là, ma maison est déserte,
Et me semble aux ennuis de toute part ouverte !...
De qui suis-je entouré? de gens intéressés
Qui n'ont pour moi que soins apparents ou glacés !

WALTER.

Oh ! c'est injuste, aussi !

MILTON, se levant.

Qui donc sait me comprendre?
Respecter mes chagrins? Qui voudrait me les prendre?
Toi seul !

WALTER.

Ah ! c'est bien vrai ! Tu peux compter sur moi !
Je te consolerai !... je le veux !... :

MILTON, hochant la tête.

Hâte-toi !
Ici ma force s'use et ma santé s'altère

WALTER, inquiet.

Comment !

MILTON.

J'ai résolu de quitter l'Angleterre !

WALTER.

Encor ! Pour aller où?... :

MILTON.

Le sais-je ?... je croyais,
Quand je fus de retour, pouvoir travailler... mais
Le cœur découragé, l'âme vide, inquiète...
Si tu savais pourtant quelle œuvre dans ma tête !
Le Paradis perdu !... Comme en mes doigts de fer,

Je l'eusse étreint ce monde à qui s'ouvre l'enfer !
(Avec un abattement profond.)
Mais non, rien !

WALTER.

Pars alors, fais un effort suprême !
Pars !...

MILTON.

Ah ! pourrai-je aussi m'absenter de moi-même !...
Je devrais tout garder, écoute cependant.

WALTER.

Oui, va ! ça fait du bien d'avoir un confident.

MILTON.

Tu n'as jamais aimé ?

WALTER, avec mélancolie.

Chacun a sa chimère !

MILTON.

Tu me comprendras mieux ! Quand je perdis mon père,
J'étais las des plaisirs et pour leur échapper,
Je voulais dans l'étude enfin me retremper !
Le deuil, l'isolement doublèrent mon courage.
Comme on travaille bien à son premier ouvrage !
On croit faire un chef-d'œuvre, on l'aime, on s'y complait.

WALTER.

Ce fut un beau poëme

MILTON.

Eh non pas, un pamphlet !
Pourquoi suis-je depuis descendu dans ce gouffre ?...
C'est qu'on devient méchant, vois-tu bien, quand on souffre.

WALTER.

Dis...

MILTON.

J'aime !

WALTER.

Toi ?...

MILTON.

Je suis, sous ma chaîne ployé,
Du Dieu que j'insultais le Satan foudroyé.
J'ai là tous les tourments, même ceux de la honte!
Je niais son pouvoir, sa chimère me dompte.
Un jour que je songeais, perdu dans la forêt
A l'Eden que mon Eve encore embellirait.
Je m'arrêtai. L'ombrage au sommeil me convie...
Ah ! quel rêve j'ai fait ! le plus beau de ma vie !
Une ombre souriante, ange, divinité,
Femme m'éblouissait de sa pure beauté.
Sa voix était un chant, ses yeux une lumière.
Elle disait : « Je t'aime et de toi je suis fière,
» Poëte; va, je vis pour suivre ton essor,
» Et je n'ai de bonheur que celui de ton sort.
» Espère ! Afin de mieux t'épargner la souffrance,
» Ami, j'ai pour moi-même abdiqué l'espérance,
» Je me perds dans tes jours sans y prétendre rien,
» Et mon destin s'oublie à la garde du tien. »
Je sentis sur mon front comme un battement d'aile :
« Adieu, je dois te fuir, pour que tu sois fidèle ! »
Je pris sa main, ma lèvre en feu s'y vint poser
Et l'ombre en s'enfuyant, me rendit mon baiser !
Je m'éveille... plus rien ! mais au loin, une robe
Qui frôle les buissons, vivement se dérobe...
Je m'élançais d'un bond, quand du pied je froissai
Un billet entr'ouvert, sur le gazon laissé,
Je le saisis, j'y vois mon nom... je le dévore.
Je me demande, ému, si je sommeille encore !
Non c'est bien un billet ! je le tiens !

(Le tirant de son sein et le lui montrant)

Le voilà !
Depuis bientôt deux ans, je le conserve là !

WALTER, prenant le billet que Milton lui abandonne.

Deux lignes au crayon à la hâte tracées !

MILTON.

Du Guarini charmant, adorables pensées !

WALTER, lisant.

« Beaux yeux qui m'enchantez par le sommeil couverts,
» Quel charme auriez-vous donc si vous étiez ouverts ?... »
(Rendant le billet à Milton.)
La déclaration est fort ingénieuse.

MILTON, passant à gauche.

L'âme, la tête en feu, dans ma course fiévreuse,
Je fouille les taillis, je bats chaque sentier,
Cette femme emportait mon repos tout entier !
Quand la nuit vint, j'étais près d'une hôtellerie...
Un carrosse en sortait : « Il mène en Italie
» Un lord, deux jeunes miss, qui, me dit-on, tous trois
» Se sont trop attardés à visiter le bois. »
Un livre est oublié, c'est mon dernier poëme,
Je vois qu'on a relu tous les endroits que j'aime...
Il manque un feuillet blanc... et c'est celui que j'ai !...
Comprends-tu?... cet écrit !... Ah ! mon rêve était vrai !...

WALTER.

Tu n'as rien su de plus?

MILTON.

Toutes deux sont jolies,
Mais l'une, ajoute-t-on, est des plus accomplies !

WALTER.

Et, naturellement, c'est celle du billet...

MILTON.

Le lendemain, je pars...

WALTER.

Et pour où, s'il vous plaît?

MILTON.

Pèlerin de l'amour, je marche dans mon rêve,
Sur sa trace, éperdu, je m'égare sans trêve;
Ranimé, puis joué par l'espoir, j'ai laissé
Des lambeaux de mon cœur partout où j'ai passé!...
C'est ainsi que, pendant six mois, je l'ai suivie...
A la chercher, vois-tu, j'épuiserai ma vie!...
Et je vais repartir, le sort en est jeté;
Car dans ma course, ici, je ne suis qu'arrêté.

WALTER.

Et pour qui?... Quelque miss frivole et vagabonde,
Jetant sa vie étrange à tous les coins du monde,
Comme pour raviver sa folie aux abois!...
Elle a vu le poëte endormi dans le bois,
Et là s'est fait un jeu de mêler à ses songes
Le vague enchantement d'ironiques mensonges.
Le grain de fantaisie, adroitement semé,
Tout d un coup, dans sa tête, en roman a germé:

MILTON.

Et ne savoir rien d'elle, et ne l'avoir pas vue!
Le comprends-tu, Walter, ce tourment qui me tue,
Qui, triomphant de moi sans montrer le vainqueur,
S'accroît par l'inconnu dans le désert du cœur!

WALTER.

Tu la crois trop charmante.

MILTON.

Oh! non! oh non!

WALTER.

Peut-être

A-t-elle à présent peur de se faire connaître.
Oui, devant tant d'amour, ma foi, l'on peut trembler;
Elle alluma la flamme, et craint de s'y brûler.

MILTON.

Un rêve l'apporta, qu'un rêve au moins la rende!

Tu me prends en pitié, car ma folie est grande,
N'est-ce pas? Croirais-tu que l'heure du sommeil
Est à présent, pour moi, l'heure du vrai réveil.
Je me plais dans la nuit, espérant la lumière
D'une apparition, reflet de la première.
Le jour même, souvent, je vais fermant les yeux,
Pour la bien revoir seule, et pour l'admirer mieux.
Sous le voile flottant des ténèbres visibles,
Mondes intérieurs, vous devenez sensibles ;
On perd tous les regards que l'on jette au dehors,
Et notre âme n'a pas besoin des yeux du corps.
Si je pouvais garder cette vue infinie
De l'homme qui contemple en soi ; si le génie
Sur mes regards éteints versait toujours le miel
De l'inspiration qui nous fait voir au ciel,
Aveugle, je n'aurais aucune plainte amère,
N'est-on pas un voyant, lorsqu'on est un Homère !
Tu vois, je rêve encor, je vais sans savoir où,
Me cherchant sans jamais me trouver. Je suis fou!

(Il tombe assis près de la table, à gauche.)

WALTER.

C'est, le vieux Will l'eût dit, la sublime démence.

MILTON.

La raison la tuait, l'amour la recommence.

WALTER.

A ta place, sais-tu ce que je ferais, moi?
Je brusquerais tout net le dénoûment... ma foi !
Rompant, sans plus tarder, avec ces solitudes,
A Londres, je prendrais de bonnes habitudes.
Tous nos gais compagnons sont prêts à te fêter...
Et, tiens, pour commencer, je veux te présenter
Un de nos jeunes lords...

MILTON, vivement et comme contrarié.

A moi?

WALTER.

Fort galant homme !...

Il voudrait te parler absolument...

(Avec embarras.)

Et comme

Je suppose...

MILTON, brusquement.

Quoi donc ?...

WALTER.

Je me suis cru permis

D'arranger pour tantôt un rendez-vous d'amis...

MILTON, se levant, avec impatience.

Comment !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, paraissant au fond.

C'est ce seigneur !...

MILTON.

Je n'y suis pas !

(Il descend à gauche.)

WALTER, à mi-voix à Marie.

Qu'il vienne !

(Haut à Milton.)

Puisqu'il a ma parole, il doit avoir la tienne...

MILTON.

« Il doit ! »

WALTER.

Ta courtoisie enfin se ferait tort
Si tu n'accueillais pas au mieux ce noble lord...
Que je protége !...
(Apercevant au fond lord Reynolds, précédé de Marie.)
Entrez, lord Reynolds !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LORD REYNOLDS.

WALTER, bas à Milton.

Je vous laisse !

MILTON, de même.

Reynolds !... c'est de ta part une belle prouesse !

WALTER, toujours à mi-voix.

Un garçon plein d'esprit qui va te divertir...

REYNOLDS, à Walter, souriant.

Vous me faites entrer, et je vous fais sortir...
Sans rancune.

WALTER, gaîment, à part lui.

Il me plaît...

MARIE, à part.

Et moi, je le redoute !

WALTER, en sortant, à Milton.

Je t'attends dans l'enclos, adieu !
(Ils disparaissent ensemble par le fond à gauche.)

SCÈNE IX

MILTON, LORD REYNOLDS.

MILTON.

Je vous écoute

Milord...

LORD REYNOLDS, dignement.

Ces jours passés, au sein du Parlement,
Les ennemis du roi parlaient insolemment...
(Mouvement de Milton.)
Un lord, un vieux soldat, tout meurtri par les guerres,
Osa se mesurer, seul, contre ces colères,
Et mettre dans sa voix tant d'indignation,
Qu'il dispersa le camp de l'opposition !...
Ce lord, qui flagella de sa verve écossaise
Tous ces partis, hurlant pour la cause mauvaise
Et qui sut, combattant pour Lawd, Strafford, Stuart,
Les défendre tous trois, comme sous l'étendard !...
Il porte un nom fameux pour la vieille Angleterre,
Ce nom, vous le savez, c'est celui de mon père !
Un libelle a repris le combat engagé,
Libelle où le vieillard, sans pudeur outragé...

MILTON, vivement.

Milord !

REYNOLDS.

Soit ! si je sais ce que l'honneur exige, (Marie se montre.
Je sais de même à quoi votre talent oblige.
Vous êtes de ces gens dont on peut se venger,
Oui !... l'on peut vous tuer, sir John, sans déroger !

MILTON.

C'est m'honorer, vraiment. (A part.) J'aurai ce que j'espère,
La mort !

MARIE.

Ciel !...
(Elle disparaît aussitôt par la porte de droite.)

MILTON.

Marchons, vous, milord, pour votre père,
Moi pour la liberté, mon Dieu. Je suis tout prêt,
La plume devient glaive et défend le pamphlet.
Quoique peu fait, sans doute, à cette polémique,
Je serai responsable ici de ma critique...
Jamais je ne renie un trait que j'ai lancé,
Si le parti contraire en est au cœur blessé !
Vous savez les devoirs qu'un drapeau nous impose,
Les hommes ne sont rien pour qui sert une cause !
Toutefois, entre nous, le combat accepté,
Je dois sur lord Morton, toute la vérité !...
L'adversaire public satisfait,.. je déclare
Que c'est un citoyen d'une probité rare,
Qui vous lègue un passé d'honneur et de vertu !

REYNOLDS, comprimant une émotion.

Et vous le signeriez ?

MILTON.

Après m'être battu !

REYNOLDS, pénétré, comme malgré lui.

C'est d'un homme de cœur, et votre aveu me charme,
Il m'émeut, j'en conviens, sir John, il me désarme...
Si, je l'ai trop prouvé, mon épée est sans peur,
Elle ne parle pas plus haut que mon honneur !
Tenez, la volte-face est-elle assez soudaine ?...
Maintenant je ne sais ce qui vers vous m'entraîne,
Voilà que je voudrais presqu'être votre ami !...
(Avec abandon)

Ah ! ma sœur n'avait pas eu raison à demi !

MILTON.

Votre sœur ?

REYNOLDS.

Oh ! pardon ! Milton est son poëte,
Dès qu'un livre de lui paraît, elle l'achète,
Puis au moindre loisir, elle en fait son bonheur.
Elle a lu tous vos vers, elle les sait par cœur !
Il semble que par eux l'Angleterre embellie,
Lui fait moins regretter sa villa d'Italie
(Mouvement de Milton.)
D'où l'automne dernier, elle vint près d'ici.
Eh ! mais ! voyez plutôt... le billet que voici :
Comme il y vante encor votre dernier poëme !
Je vous ferais rougir, si je lisais moi-même.

MILTON, les yeux sur le billet avec explosion, à part.

Ah ! c'est son écriture !

REYNOLDS, souriant.

Il produit son effet !
(Il reprend la lettre.)
Si je vous montrais donc peint sur ce bracelet,
Que je viens de chercher chez un de nos orfèvres,
Son portrait...

MILTON, désignant le bijou que Reynolds roule sous ses doigts.

Et n'oser le porter à mes lèvres !

REYNOLDS.

Ce médaillon pour elle est un présent chéri,
Car il lui fut donné par lord Grey, son mari !

MILTON, terrifié.

Son mari !

REYNOLDS, lui mettant la miniature sous les yeux.

Mais tenez ! n'est-ce pas qu'elle est belle ?

MILTON.

Je ne veux pas la voir !

(à part.)

Ah ! l'atteinte est mortelle !

REYNOLDS, l'examinant.

Comment vous pâlissez, sir John ! mais qu'avez-vous ?

MILTON.

Moi, je n'ai rien, milord, rien ! — Quand nous battons-nous ?

REYNOLDS.

Comment ! c'est sérieux ?

MILTON.

Oui.

REYNOLDS.

Qu'à cela ne tienne !...

Je retire la main...

MILTON.

Que repoussait la mienne !

REYNOLDS.

Donc ce libelle affreux que je vous pardonnais !...

MILTON.

Je m'en fais gloire !

REYNOLDS.

Assez...

MILTON.

J'ajoute que je hais,

Avec votre parti, toute votre famille !

REYNOLDS.

Ah ! c'en est trop !

MILTON.

Et vous, et le père, et la fille !

REYNOLDS, avec une gravité sombre.

Dans une heure !...

MILTON, de même.

C'est bien. Les armes?

REYNOLDS.

J'en aurai!

Le lieu?

MILTON.

Le petit bois, sans témoins!

REYNOLDS.

J'y serai!

MILTON, entrant vivement à gauche, désignant une horloge au fond.

A trois heures sonnant!

SCÈNE X

REYNOLDS, seul.

C'est un remords qu'il m'ôte.
Je m'en vais le tuer... Mais ce sera sa faute!...

SCENE XI

REYNOLDS, WALTER.

WALTER, arrivant vivement du fond, pendant que Reynolds remonte pour sortir.

Ah! vous voilà, milord! Quoi! déjà seul! Eh bien?
Vous êtes, j'en suis sûr, content de l'entretien.

Vous l'avais-je pas dit? La plus douce nature,
Un véritable agneau!

REYNOLDS, à part.

Mais gare à la morsure!

WALTER.

Et vous êtes tombé d'accord?

REYNOLDS.

Parfaitement!

WALTER, lui remettant un pli cacheté.

Mais j'oubliais... ceci pour vous...

REYNOLDS.

Pour moi... Comment?
Qui diable peut ici m'adresser une lettre?
M'apprendrez-vous au moins qui me la fait remettre?

WALTER.

Dame! à ce que m'a dit Toby, le jardinier,
Elle vient d'un jockey, courant franc étrier,
Qui n'a fait que paraître au bout de l'avenue.

REYNOLDS, regardant la suscription de la lettre.

C'est étrange!

WALTER.

Encore une!

REYNOLDS, en décachetant la lettre.

Écriture inconnue!

(Tout à coup, avec explosion.)

Mais c'est d'elle!

WALTER, vivement.

Qui donc? Votre fiancée?

REYNOLDS.

Oui.

Miss Powel!

WALTER, à part, en riant.

C'est cela, sa passion pour lui,
Sous le ciel florentin s'est encor réchauffée !

REYNOLDS, lisant à demi-voix.

« Je sais votre combat. »
(S'interrompant.)
Déjà !... C'est une fée !
(Continuant à lire.)
« Si vous tenez à moi, »
(S'interrompant avec un sourire.)
Pour mes jours elle a peur.
Je comprends.
(Finissant la lecture de sa lettre.
« ménagez sir John, votre offenseur,
» Vous n'obtiendrez ma main qu'en épargnant sa vie ! »
(Avec dépit.)
Mordieu ! je me battrais presque par jalousie !

WALTER.

Elle est donc de retour ?

REYNOLDS.

Et je n'en savais rien !

WALTER.

On voulait vous surprendre.

REYNOLDS.

Et l'on me surprend bien !
Mais vous, votre amour ?...
(Marie entre.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE.

WALTER, (apercevant Marie au fond.)

Chut ! celle que je désire...

REYNOLDS

Bien ! le sournois ! alors il vous reste à lui dire,
Puisque vous consentez à signer le long bail...

WALTER.

Presque rien !... M'aimez-vous ?.. Je vous aime !

REYNOLDS.

Un détail !
Adieu !

(Il s'éloigne rapidement par le fond à gauche.)

SCÈNE XIII.

MARIE, WALTER.

WALTER, à part.

L'occasion jamais ne fut meilleure !

MARIE, à part.

Disons lui...

(s'arrêtant.)

Mais j'ignore, hélas ! tout : le lieu, l'heure...

WALTER, avec embarras.

Par où commencerai-je ?

MARIE, à part.

Oh ! n'importe ! il le faut...

(Haut.)

Sir Walter ?

(Milton entre à gauche.)

WALTER, se rapprochant vivement.

O bonheur !

MARIE.

Sachez...

(Apercevant Milton qui sort de sa chambre, à gauche.)

Lui !

(A Walter, dont elle s'éloigne vivement.)

Plus un mot !

SCÈNE XIV.

MARIE, MILTON, WALTER.

MILTON, à Walter.

Je te cherche... Une affaire importante, qui presse...
M'appelle aux environs... il faut que je te laisse.
Excuse-moi !

WALTER, lui serrant la main.

Très-bien ! à ce soir.

MILTON.

De là-bas,
Si je reviens trop tard pourtant,... ne m'attends pas.

WALTER.

Pourquoi donc ?

MILTON.

C'est qu'alors... n'en prends aucun ombrage,
J'aurais dû m'éloigner pour un très-long voyage.

WALTER.

Cette folie encor ?

MILTON.

Non, un devoir sacré.

MARIE, à part, au second plan.

Qu'il est pâle !

WALTER.

Dis-moi quand je te reverrai...
Car ma vieille amitié ne peut t'être suspecte.

MILTON

Non, mais c'est un secret qu'il faut qu'elle respecte.

MARIE, à part.

Et j'allais le trahir !

WALTER.

Ton silence est amer.

MARIE, à elle-même.

Oh ! oui !

MILTON, montrant l'appartement d'où il sort.

J'ai disposé de tout ce qui m'est cher !
Si je ne reviens pas,..
(Mouvement différent de Walter et de Marie.)
mes dernières pensées
Dans un coffret d'ébène, ici près, sont placées...
Il contient quelqu'argent...
(Lui donnant une clé.)
Tiens ! tu le donneras
A Marie, à Toby, puis tu les renverras !

WALTER, suffoqué.

La renvoyer ? Marie ! Eh ! que deviendra-t-elle ?
Autant vaudrait chasser la propice hirondelle
Qui revient sous ton toit, et qui le fait bénir !

MARIE, au second plan.

Qu'il vive !

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MILTON, WALTER.

WALTER prenant une résolution soudaine.

Écoute-moi. Je n'y puis plus tenir :
J'aime depuis longtemps Marie !

MILTON, surpris.

Une servante !

WALTER.

Cœur d'or ! ce qui vaut mieux qu'une femme savante !

MILTON.

D'accord...

WALTER.

Enfin, j'attends un service de toi !
Avant que de partir demande-la pour moi !

MILTON, avec surprise.

Tu l'aimes ?

WALTER.

D'autant mieux qu'elle n'a plus personne,
Que toi l'abandonnant, ici tout l'abandonne !
Est-ce amour, amitié? Je ne le sais trop... mais

Je sens qu'à son bonheur, moi, je me dévoûrais,
Même aux dépens du mien !

MILTON.

Quelle âme généreuse !

WALTER.

C'est que je ne veux pas qu'elle soit malheureuse !
Si tu pouvais savoir ce que vaut ce trésor !
Ah ! je n'ai pas osé te l'avouer encor !...
C'est l'esprit qui se tait, voilé par la décence ;
C'est la même candeur, c'est la même innocence
Que prit, pour s'embellir, ta fée Alicia,
Quand ton Comus ravi, sous son joug s'oublia.
J'ai deviné sa vie enfermée et discrète,
Au parfum de vertu qu'autour d'elle elle jette,
Comme, sous le gazon, la violette en fleur :
Et j'en viens à penser qu'un ange l'a pour sœur !
Que te dire ? le cœur m'est monté dans la tête,
Enfin, je l'aime tant que j'en deviens poëte !

MILTON.

Oui, l'amour parle ainsi...

WALTER.

Ma foi ! c'est mon premier.
Aussi, suis-je timide autant qu'un écolier !

MILTON.

Mais cette passion qui me semble si vraie,
Crois-tu qu'elle pourra la bien comprendre ?

WALTER.

Essaie.

MILTON, à part.

En ce moment ! (Haut à Walter). Allons ! puis-je refuser rien
A mon ami ?

WALTER.

Sois bon, elle est timide...

MILTON.

Bien!

(Appelant.)

Marie!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, à part.

Il est plus calme... Ah! me suis-je trompée?
Il sourit... Toute crainte est-elle dissipée?

MILTON.

Venez, mon enfant.

MARIE.

Moi!

(Walter se retire lentement au deuxième plan.)

MILTON.

Quelqu'un que je connais
Vous demande pour femme.

MARIE.

Ah! son nom?

MILTON.

Je le tais
Encor.

WALTER, qui prête l'oreille, à part.

Comprendra-t-elle? Espérons.

MILTON.

Il vous aime,
Et je réponds de lui.

WALTER, à part.

Bien!

MILTON.

Comme de moi-même!

MARIE.

Dans cette solitude, à moi qui peut penser,
Et m'estimer assez pour vouloir m'épouser?

MILTON.

Un brave cœur...

MARIE.

A moins que l'on ne me renvoie,
Rester à vous servir, voilà ma seule joie!

MILTON.

Songez qu'il peut avoir pour vous beaucoup d'amour!

MARIE.

Il me connaît donc bien?

MILTON.

Il vous voit chaque jour;
N'avez-vous pas compris son éloquent silence?

MARIE, à part, dans un éclair de joie.

Ah!

WALTER, qui l'observe, bas à Milton.

Vois-tu! dis-lui tout!

MILTON, bas, le modérant.

Attends.

MARIE, à part.

Quelle espérance!

MILTON, à lui-même, tout surpris.

Oui, son front a rougi, son œil s'est éclairé,
Tout son être s'anime et s'est transfiguré !
(Haut à Marie, avec la plus grande douceur.)
Vous savez sa pensée. Eh bien ! quelle est la vôtre ?

WALTER, à mi-voix, pressant Milton.

Va, va!

MILTON.

Mais un instant...

MARIE, à part.

Ils s'entendent... C'est l'autre !

MILTON.

Qui vous fait hésiter?... Qu'attendez-vous ? son nom
Peut-être ? Eh bien! je puis vous le dire.

MARIE, d'un ton suppliant.

Non! non !

MILTON.

C'est...

MARIE.

Ne le nommez pas.

WALTER, à part.

Mon bonheur et ma vie
Se décident là bas.

MILTON.

N'êtes-vous pas ravie
De ce que?..

MARIE.

C'est pour moi, sir John, beaucoup d'honneur ;
Mais si j'avais déjà disposé de mon cœur?...

MILTON.

Vous?

MARIE.

Oui. Si, loin d'ici, vers quelqu'un entraînée,
J'avais, depuis longtemps, lié ma destinée...

MILTON.

Un autre !

MARIE.

En qui je crois, pour qui j'existe... mais
Qui ne l'a jamais su, ne le saura jamais !

MILTON.

S'il ne vous aimait pas ?

MARIE.

Qu'importe ! si je l'aime !

MILTON.

S'il n'était plus libre ?

MARIE, étouffant, à part, une douleur.

Ah !

MILTON.

L'aimeriez-vous de même ?

MARIE.

Mon cœur, pour cet amour, est prêt à tout souffrir
Et je serais heureuse et fière d'en mourir !

MILTON, à part.

Qu'entends-je ? chaque mot jaillit comme une larme ;
Quels nobles sentiments !

WALTER.

Te voilà sous le charme.

MILTON, à lui-même.

Et je méconnaissais tant d'âme... de beauté.
Comment ! Et sans la voir, je passais à côté !
(A Marie, dont il se rapproche ; à mi-voix.)
Ainsi donc, résignée...

MARIE.

Et gardant le silence,
Je me tiens au-dessus de son indifférence !
Cette ombre est mon refuge... En amour, ignorer,
Quand un mot perdrait tout, c'est encor espérer !

MILTON, à part, en proie à l'émotion la plus vive.

Est-ce étrange ! on dirait !... Non, cela ne peut être !
Jusqu'au son de sa voix qui m'émeut, me pénètre !
(Faisant un pas vers Marie.)
Je saurai...
(Trois heures sonnent.)

MARIE, à part.

C'est l'heure !

MILTON.

Ah !

MARIE, à part.

Je ne le verrai plus !

MILTON.

Ses secrets, je mourrai sans les avoir connus !
Non, là... tout près... Toby !

MARIE, à part.

Cette épreuve est mortelle !

WALTER, l'arrêtant au second plan.

Tu pars ? mais qui va donc ici me répondre ?

MILTON, lui montrant Marie.

Elle !

WALTER.

On peut bien un instant encor te retenir...

MILTON.

Adieu !

WALTER.

Non !

MILTON.

Je le dois !

WALTER.

Mais...

MILTON.

Laisse-moi partir !

(Après avoir regardé Marie il sort par le fond.)

MARIE, tombe assise à droite.

Ah !

SCÈNE XV

WALTER, MARIE.

WALTER.

Ce brusque départ ! je sais ce qu'il m'annonce,
John a craint de m'apprendre ici votre réponse !

MARIE, se lève et remonte la scène ; à part.

Dieu le garde !

WALTER.

Vos yeux semblent suivre ses pas ?

MARIE, allant à la croisée.

Il a quitté l'enclos !

WALTER.

Vous ne m'écoutez pas !

MARIE, cherchant à se dominer.

O mon cœur !

WALTER.

Un seul mot, un seul ! j'ai du courage

S'il a peu de franchise, ayez-en davantage !
Rien !... Mais j'entends, allez ! tout me dit vos refus :
Non ! vous ne m'aimez pas, non, je n'en doute plus.

MARIE, se lève; allant à Walter.

Je ne vous aime pas ! vous, son ami, son frère !
Seul cœur auquel le sien soit attaché sur terre !
Gardien de ses secrets, vous qui les savez tous.
Je ne vous aime pas, Walter, le pensez-vous ?
Mais qui donc a pour moi quelque douce parole ?
Qui, dans mon humble sort, me soutient, me console ?
Ah ! de mes sentiments, vous avez le meilleur !
Croyez que je vous aime.

WALTER, vivement.

Oui, mais comme une sœur.

MARIE.

Dévouée !

WALTER.

Et c'est tout voilà ce qui me fâche !

MARIE.

Mon ami !... :

WALTER.

Je devine. Un amour qu'on me cache...
Mon cœur en rêvait un aussi ! Votre amitié
Ne peut plus à présent le remplir qu'à moitié.
Enfin, que voulez-vous ? chacun a sa pensée,
Sa folie... et le mal c'est qu'on la croit sensée !
On aime à la dérive, on vogue, on fuit le flot,
Confiant et craintif, on n'ose dire un mot,
Et cependant, avant que de s'y laisser prendre,
On devrait, n'est-ce pas, commencer par s'entendre.

MARIE, dont l'agitation est extrême.

Oui, l'on s'épargnerait ainsi bien des douleurs !

WALTER, à qui son trouble n'échappe pas.

Mais vos yeux, je le vois, sont inondés de pleurs.

MARIE.

Non... non... :

WALTER, s'emparant de sa main.

Vous me trompez! Si je suis votre frère,
Vous devez m'avouer ce qui vous désespère...

MARIE, à part, en remontant la scène.

Et je ne suis pas là?

WALTER, lui prenant la main.

Votre main a frémi.
Elle brûle la mienne!

MARIE.

Ah! Walter, mon ami.
Ne m'interrogez pas!

(Allant à la croisée.)

Il faut que je vous quitte!

WALTER.

Dans cette émotion, ce regard qui m'évite,
Qui, de loin, sans le voir, se tourne encor vers lui,
J'ai lu qui vous aimez, ah! c'est John Milton!

MARIE, avec élan.

Oui!
Dût ma honte éclater à tous les yeux : je l'aime!...
Mais puisse-t-il jamais ne l'apprendre lui-même!...
Si vous saviez combien je lutte en ce désert,
Vous me pardonneriez pour ce que j'ai souffert!
J'admirai son talent, je plaignis sa tristesse,
Et l'admiration devint de la tendresse!
Je sentis le danger et je voulus partir,
Mais il n'était plus temps que de me repentir!

Sous un charme inconnu, ma force était domptée...
Chaque femme qui vit par lui, qu'il a chantée...
J'aurais désiré l'être; et ce fut mon écueil;
Comme son Ève aussi, j'ai péché par l'orgueil!
Je lis furtivement ses pages commencées,
Dans leurs premières fleurs, je cueille ses pensées,
Là, seule auprès de lui, sans qu'il s'en doute.

WALTER.

Eh! quoi!

MARIE.

Croirait-il seulement que je sais lire, moi!
Ainsi je me suis fait dans sa vie une place!
Et pour que je le quitte! Il faudra qu'il me chasse!

WALTER.

Ce malheur est plus près que vous ne présumez.
Pauvre fille...

MARIE.

Comment!

WALTER.

Celui que vous aimez...

MARIE, d'un ton résigné.

A moi ne pense pas!

WALTER

Il aime une autre femme
Lui-même me l'a dit!

MARIE, avec une anxiété mêlée d'espoir.

C'est...

WALTER.

Quelque grande dame!

MARIE, avec douleur.

Ah!

WALTER

Qui de lui se joue à ce qu'il m'a paru.

MARIE, à part, abattue.

Une lady ! Quoi, rien de ce que j'avais cru !
(Soudainement.)
S'il se bat à présent, c'est pour elle peut-être !
O nouvelle douleur ! n'en laissons rien paraître...
Tâchons de le sauver !

(Elle remonte.)

WALTER, se plaçant devant elle.

Voudriez-vous le fuir ?
De son indifférence est-ce pour le punir ?

MARIE. (Mouvement noble et senti.)

Que me dites-vous là !... Vous offensez Marie !
Sachez tout... Là... tantôt, sous cette draperie,
A peine j'entendais... mais sir John... et ce lord
Échangaient à mi-voix des paroles de mort.

WALTER.

Ah ! que m'apprenez-vous !

MARIE.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

WALTER.

En tardant, d'un malheur on se ferait complice !
Où sont-ils ?

MARIE.

Je ne sais... sans cela j'y serais.
(Vivement, prêtant l'oreille au dehors.)
Écoutez !

WALTER.

On dirait qu'on entend...

MARIE.

Là, tout près...

WALTER.

Un bruit d'armes...

MARIE, les yeux sur le jardin, étouffant un cri.

Voyez !...

WALTER, remontant avec elle.

Reynolds seul !

MARIE.

Quel présage !

WALTER.

Qu'il est pâle !

MARIE.

Ah ! j'ai lu mon sort sur son visage.

(Elle tombe assise à droite.)

WALTER, redescendant pour prendre son manteau.

Eh bien !

MARIE.

Que faites-vous?

WALTER, en s'élançant par le fond.

A nous deux maintenant !

Mourir pour un ami, je n'espérais pas tant !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MILTON.

MILTON, l'arrêtant tout à coup.

Où vas-tu donc?

WALTER, se jetant à son cou.

Ah !

MARIE, à part, avec joie.

Dieux !

MILTON.

L'ami te remercie !
Mais... laisse-nous ! il faut que je parle à Marie !

WALTER, très-gai et très-ému.

Et moi, je vais pendant que je me sens en train,
Dire à Reynolds son fait... en lui serrant la main.

(Il disparaît à droite par le jardin.)

SCÈNE XVII

MILTON, MARIE.

MILTON, à part.

Là voilà ! tout émue... et rien ne lui révèle
Qu'à présent c'est à moi de trembler devant elle !

MARIE, de même.

Une autre !... a dit Walter, et me renvoyer, lui !
Peut-être à son bonheur, sans le vouloir, j'ai nui !
Mais puisqu'il est sauvé...

(Résolûment.)

Je dois partir !...

MILTON, au moment où elle remonte.

Marie !

MARIE, s'arrêtant aussitôt.

Je me croyais plus forte !

MILTON.

Un mot, je vous en prie.
(Fausse sortie.)
Vous me fuyez!... Par vous serais-je abandonné?
Ne vous éloignez pas sans m'avoir pardonné!...
Il ne faut plus cacher ce que tous deux nous sommes!
Vous plus qu'un ange!... et moi le plus ingrat des hommes!

MARIE, à part, en descendant.

Que dit-il?

MILTON.

Ah! tenez! je crois rêver encor!
Un fille du ciel, égarant son essor,
Sous un toit sans bonheur pour moi s'est exilée.
Et qu'ai-je fait? Je l'ai de dédains accablée!
Mais plus j'étais pour elle exigeant, froid, grondeur!
Plus son âme en ses soins savait mettre d'ardeur!
(Descendant.)
Qui m'a sauvé mourant, oui, presqu'à l'agonie?
Je ne l'ignore plus, ce fut sa main bénie.
Que d'autres dévouements dont je ne saurais rien!
Elle se cache tant lorsqu'elle fait le bien!
Mais le ciel s'ouvre enfin... il déchire son voile,
Sous le nuage obscur a resplendi l'étoile.
Cette femme, il faudrait la nommer à genoux.
Vous la connaissez bien... c'est miss Powel, c'est vous!

MARIE.

Ah! Toby!...

MILTON.

M'a tout dit... vous n'êtes pas sa nièce!
Mes soupçons l'ont forcé de trahir sa promesse.
Je suis le seul coupable : à peine a-t-il parlé,
J'en ai deviné plus qu'il n'en a révélé.
Quand la plus noble place ailleurs vous était due,
A la dernière ici vous êtes descendue!

Et ne rougissez pas de ce modeste emploi !
Car il vous ennoblit, et la honte est pour moi.
Pour moi qu'un fol espoir... oui, qu'un amour funeste...
(Tirant de son sein le billet qu'il a montré à Walter, aux premières scènes.)
Mais je veux.

MARIE, à part, avec joie.

Ce billet !

MILTON.

En détruire le reste !

MARIE, l'arrêtant d'un geste mi-suppliant.

Ne le déchirez pas !

MILTON.

Et dire que j'aimais
Celle qui!...

MARIE.

Vous l'aimiez ?

MILTON.

Comme on n'aima jamais.
Elle eut tout mon cœur.

MARIE.

Seule ?

MILTON.

Oui, seule et la première...

MARIE, avec joie.

Ah !...

MILTON.

C'était l'ombre, et vous, vous êtes la lumière.

MARIE, à part.

Je respire.

MILTON.

A présent.

MARIE.

Ah ! pardonnez-lui.

MILTON.

Quoi ?

Je fus un jeu pour elle...

MARIE.

Aimez-la bien... c'est moi.

MILTON.

Vous !... dans ce bois ?...

MARIE.

Avec miss Morton, folle tête,
Mais noble cœur aussi, que ravit mon poëte.

MILTON.

Mais... ces vers ?...

MARIE.

Vous dormiez, ma voix les fredonna.
Tandis qu'au blanc feuillet sa main les crayonna.
Puis, je ne sais comment, soit hasard, soit malice,
Le feuillet détaché soudain de ses doigts glisse.
Le vent l'emporte, il vole, et s'arrête à vos pieds
C'était bien indiscret !... j'ai peur...

MILTON.

Et vous fuyez.

MARIE.

Nous allions bien loin...

MILTON.

Moi qui ne pouvais plus vivre.
Sans la femme, par qui j'étais fou, je dus suivre.

MARIE.

Ce fut votre malheur, et ma faute !... J'ai su
Votre projet sitôt que vous l'avez conçu
Oh ! par hasard allez... votre fuite soudaine
A travers vingt pays ; cette course incertaine...

MILTON.

Comment ?

MARIE.

Vous nous suiviez et l'on vous évitait ;
Edith à ce jeu-là, malgré moi, s'excitait !

MILTON.

Quand je vous demandais aux échos insensibles...

MARIE.

Vous étiez épié par vos deux invisibles.
Que de fois j'ai voulu, sur le rude chemin,
Vous dire : « Voyez-nous ? » et vous tendre la main ;
Mais il fallait toujours, sans un seul mot de grâce,
Sous vos regards brûlants, égarer notre trace !
A Rome, Edith devient lady Grey, puis c'est là
Que nous nous séparons, je reste en leur villa,
Je l'avais désiré, je craignais l'Angleterre,
N'y voulait-elle pas m'unir avec son frère
Qui m'était inconnu ?

MILTON.

Reynolds !

MARIE.

Au fond du cœur,
J'avais d'autre projets, un monde de bonheur ;
En vous suivant toujours et pour vous fuir sans cesse,
Nous avions follement causé votre tristesse :
De ma légèreté je pressentis l'effet,
Et voulus réparer le mal que j'avais fait.
Si, me dis-je, j'osais, de plus près le connaître,

Par mes soins, je pourrais, le consoler peut-être...
Orpheline d'ailleurs, maîtresse de mon sort,
Je n'avais qu'à moi seule à répondre d'un tort.
Je hâte mon retour, je mets dans le mystère
Un ancien serviteur... qui n'a pas su se taire,
Et... vous savez le reste !

MILTON.

Ah ! tant de pur amour !
Elle était là, partout, je la vois chaque jour,
Ingénieuse au bien comme une Providence.
Muette !...

MARIE.

J'avais peur de rompre le silence!

MILTON.

Pourquoi ?

MARIE.

Vers l'idéal, votre cœur emporté,
S'était perdu trop loin de la réalité!
Plus je me tais, disais-je, et plus il m'est fidèle,
Je n'y vois qu'un malheur, c'est qu'il me croit trop belle!

MILTON, enivré.

Marie ! ah ! que d'attraits, d'esprit et de vertus!
(S'emparant de ses deux mains.)
Je l'entends, je la vois, et je ne rêve plus !
(L'attirant doucement vers lui.)
O douce et sainte joie ardemment poursuivie !
Quel bonheur que Reynolds ait épargné ma vie !

MARIE, s'éloignant vivement.

Que dites-vous !...

MILTON.

Tantôt, nous battant près d'ici,
Il m'avait désarmé, j'étais à sa merci.

MARIE, avec effroi.

Et moi qui l'oubliais !

MILTON.

Qu'avez-vous ?

MARIE, à elle-même.

Malheureuse !
Je ne m'appartiens plus ! Quelle pensée affreuse !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, WALTER.

WALTER, qui arrive par le fond.

Mais qu'est-ce donc encore ? et que se passe-t-il ?

MILTON.

Viens, Walter ! le ciel donne un ange à mon exil !
Celle que je cherchais, comprends ce que j'éprouve !
C'est Marie !

WALTER, avec joie.

Ah !

MARIE.

Qu'il perd aussitôt qu'il la trouve !

MILTON.

Comment !

REYNOLDS, souriant à Walter.

Hein ? je l'attendais !

WALTER, de même à Reynolds.

Moi, je l'avais devinée !

MARIE, tendant la main à Milton.

Mais au plus malheureux, son cœur a répondu !

MILTON, la serrant dans ses bras.

Ingrat !... Et je faisais le *Paradis perdu !*

FIN

Paris. — Imp. VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE FILS

D'UNE

COMÉDIENNE

En vente à la même librairie

LE FORGERON DE CHATEAUDUN
Drame en cinq actes, 2 fr.

LA FALAISE DE PENMARK
Drame en cinq actes, 2 fr.

LE PORTIER DU N° 15
Drame en cinq actes, 2 fr.

LA JOLIE PARFUMEUSE
Opéra comique en trois actes, 2 fr.

LA LIQUEUR D'OR
Opéra comique en trois actes, 2 fr.
(Supprimé par ordre supérieur,)

LA NUIT DES NOCES DE LA FILLE ANGOT
Vaudeville en un acte, 1 fr.

LES BRIGANDS PAR AMOUR
Vaudeville en un acte, 1 fr.

L'APPRENTI DE CLEOMÈNE
Comédie en un acte et en vers, 1 fr.